

Les Musées de Montréal:
La non-appropriation par la communauté haïtienne¹⁸
FRITZ-GERALD LOUIS

Parmi les nombreuses recherches qui se rapportent aux thématiques muséologiques, celles concernant l'évaluation muséale, et particulièrement la question des publics qui se rendent aux musées, sont au cœur du débat depuis plus d'une vingtaine d'années. À elle seule, la problématique de fréquentation intéresse plusieurs chercheurs, de pays différents. C'est le cas du professeur Bernard Schiele, dont je suis étudiant, selon qui un musée ne survit pas sans visiteurs et une exposition n'existe que si elle est visitée.

En poussant plus loin l'analyse en lien avec les propos de Schiele, il est pertinent de se demander : qui fréquentent les musées ? et qui ne les fréquentent pas ? Une réponse simple serait de mettre de l'avant l'hypothèse que la non-fréquentation est le fait de personnes qui, selon le sociologue Pierre Bourdieu, n'ont pas le bagage culturel « savant » nécessaire parce qu'elles n'ont pas cultivé l'amour de l'art qu'il véhiculait (Bourdieu, 2011).

En ce qui me concerne, la réalisation du présent essai repose sur deux motivations. La première relève de mon intérêt tant à l'égard des institutions muséales qu'à celui de leurs publics, deux thématiques qui, comme déjà mentionné, se situent aujourd'hui au centre de la pratique et de la recherche muséologique (Eidelman, 2013). La seconde correspond à une préoccupation sociale, personnelle, soit l'accès aux pratiques muséales que la communauté haïtienne

¹⁸J'exprime ma gratitude envers les répondant.es de l'arrondissement de Montréal-Nord qui m'ont permis de collecter les données nécessaires pour la réalisation de cet article. Mes remerciements s'adressent à Jocelyne Désir et Marshall Lubin pour leur apport lors de la réalisation de l'enquête. Je souligne les services de Carlo A. Célius pour sa lecture et son enthousiasme à l'égard de ce texte et de René Barrette pour les révisions linguistiques du document et enfin, celles et ceux qui ont contribué, d'une façon ou d'une autre, à la réalisation de ce travail de recherche.

montréalaise entretient avec les musées de cette ville, depuis plus de cinq décennies.

La rénovation ou la création de nombreux musées, l'essor des expositions culturelles et scientifiques et l'évolution des institutions muséales ont, ensemble, fait du Canada, et du Québec en particulier, l'un des lieux les plus culturels en Amérique francophone. Comment se fait-il que certains groupes de migrants, dont les Haïtiens, ne semblent pas bénéficier des référents culturels de la société d'accueil et particulièrement de ceux que recèlent les musées ? Pourquoi en est-il ainsi ?

Ces motivations tant sociales qu'académique ont aussi pour moi un fondement empirique. En ce sens, lors de mes fréquentations des différents musées montréalais, j'ai été à même de constater que certains groupes ou communautés ne fréquentent pas régulièrement les musées et que les Haïtiens montréalais sont de ceux-là.

À l'échelle planétaire, la transmission du savoir se fait de différentes manières, dont par voie orale, par l'écrit ou par la création artistique. L'histoire nous enseigne que l'homme a d'abord éprouvé le besoin de préserver le savoir, puis ensuite de le transmettre. De nos jours, le musée est l'une des institutions qui répond favorablement à cette logique. C'est un lieu de conservation d'objets anciens, culturels ou artistiques, d'un peuple ou d'un pays, en vue de la préservation, de la diffusion et de la transmission des connaissances qu'il véhicule. Le Conseil international des musées (ICOM) le définit comme une « institution permanente sans but lucratif, au service de la société et de son développement ouvert au public, et qui acquiert, conserve, étudie, expose et transmet le patrimoine matériel et immatériel de l'humanité et de son environnement à des fins d'études, d'éducation et de délectation¹⁹ ».

19

<https://icom.museum/fr/news/the-challenge-of-revising-the-museum-definition/>

Il s'avère que les musées sont devenus une institution publique incontournable dans les sociétés. Ils ont été créés dans le but de conserver la mémoire des peuples sous forme d'objets, d'artéfacts, ou de spécimens et, par la suite, de la transmettre au public. Bien que concernant les Haïtiens montréalais, la présente étude se concentre sur ceux habitant l'arrondissement Villeray- Saint-Michel-Parc-Extension. Ma démarche, à l'allure d'enquête, concerne deux vagues migratoires haïtiennes (la deuxième vague et la troisième vague) qui présentent des similitudes mais aussi des différences. L'étude comparée de chacune d'elles devrait permettre de faire ressortir la continuité de leurs comportements et attitudes face aux musées. De plus, à l'aide d'une expérience participative, l'étude vise aussi à analyser et à mettre en lumière les raisons qui font que la communauté haïtienne ne fréquente pas régulièrement les musées.

À cet effet, dans un premier temps, j'effectuerai, un survol historique de l'immigration haïtienne à Montréal. Par la suite, je comparerai deux des trois vagues d'immigrations des cinquante dernières années mentionnées ci-haut. Sur le plan des similitudes, l'une des hypothèses de la recherche est qu'en matière de migration, les migrants se déplacent en vagues et que chacune repose sur des causes et des motifs qui lui sont propres, en ayant en plus des bagages culturels spécifiques. Au niveau des différences, l'hypothèse est que les migrants ne partagent pas les mêmes référents culturels. Certains d'entre eux adoptent un code culturel sous le couvert de l'acculturation, alors que d'autres, non. Enfin, en troisième partie, je questionnerai les acteurs sociaux sur leur fréquentation ou non des musées.

Survol historique de la communauté haïtienne à Montréal

La communauté haïtienne vivant à Montréal ne date pas d'aujourd'hui. Elle s'est constituée au cours de trois décennies, de 1960 à 1990. Pour dire les choses plus simplement, l'histoire de l'immigration haïtienne au Canada, et plus précisément au Québec,

remonte à la fin des années cinquante, début des années soixante. Les premiers immigrants, ceux encore appelés de la « première vague », sont des intellectuels et des professionnels qualifiés. Aux yeux de l'historien Alain Saint-Victor, ils sont peu nombreux et se considèrent comme des exilés politiques qui fuient la dictature de François Duvalier²⁰ (1907-1971). Ils se voient comme des migrants de passage (Saint-Victor, 2018). Leur lutte est essentiellement politique et idéologique, et ils visent principalement le renversement du régime de Duvalier. L'on peut comprendre alors que l'idée de développer une communauté organisée qui puisse se positionner et défendre ses intérêts sociaux, culturels et économiques n'est pas à leur agenda.

La « deuxième vague », est celle d'ouvriers, de travailleurs « non qualifiés » issus pour la plupart de la campagne et de la paysannerie. Ces gens sont venus en grand nombre à Montréal au début des années soixante-dix, pour travailler principalement dans l'industrie textile. Toujours selon Saint-Victor, tant la réalité culturelle que la situation socio-économique de cette « deuxième vague » d'immigrés haïtiens comportaient d'importantes différences, en comparaison des migrants de la « première vague ». Ces différences étaient très criantes considérant que les nouveaux arrivants faisaient face au chômage, à la discrimination et à l'exclusion. Cette deuxième vague fut massive et occasionnée par deux facteurs, soit : le besoin de main d'œuvre au Québec et l'hostilité des Duvalier à toutes formes de libertés.

Survint par la suite, vers les années quatre-vingt, une « troisième vague » d'immigration haïtienne au Québec : celle d'immigrants parrainés, c'est-à-dire de toute personne qui en raison d'un lien, parental ou non, avec un citoyen canadien ou un résident permanent, devient par la suite elle-même résident permanent. Comme les deux précédentes, cette troisième vague aura des répercussions

²⁰ Président de la République d'Haïti de 1957 à 1964 et devenu président à vie de 1964 à sa mort. Il a dirigé le pays avec une main de fer.

sociologiques dans la constitution et dans l'évolution de la communauté haïtienne montréalaise.

Profil sociodémographique

Dans son écrit : *L'immigration Haïtienne au Québec* Jadotte Herard mentionne que l'arrondissement Villeray–Saint-Michel–Parc-Extension était le lieu d'accueil de tous les immigrants haïtiens. Le quartier Saint-Michel était considéré comme le port d'attache de tous les nouveaux arrivés et arrivants, car le coût du logement y était le moins élevé. Cependant, les conditions de vie des deuxième et troisième vagues d'immigrants diffèrent sur certains points essentiels de celles de la première. La « première vague » appartient à la classe moyenne aisée alors que la « deuxième », provient majoritairement de la classe ouvrière, constituée principalement de semi-prolétaires c'est-à-dire soit de personnes œuvrant dans des secteurs économiques informels, soit de personnes issues de la paysannerie. Pour ce qui est de la « troisième vague » elle héritera de cet ancrage territorial, « de ce point d'attache originel » forgé par les générations antérieures, d'où leur installation dans ce même arrondissement montréalais. Les sociologues de l'immigration Andrea Rea et Maryse Tripier voient en cet acte une sorte de parcours habituel de tout migrant (Rea, Tripier, 2003).

Aujourd'hui, à même ses études, l'Institut de la Statistique du Québec relève que 19,9% des personnes d'origine haïtienne se concentrent dans l'arrondissement de Villeray–Saint-Michel–Parc-Extension, 19,4% dans celui de Montréal-Nord et enfin 16,0 % à Rivière-des-Prairies–Pointe-aux-Trembles. Les 44,7 % sont éparpillés dans tout le Québec ainsi qu'Ontario.

L'imagerie haïtienne

Au cours des années 1965-1970, avec l'arrivée massive d'immigrants haïtiens, les besoin et désir de se regrouper se firent sentir. Cette émotion qui, à mon sens, apparaît universelle, est

analysée par trois chercheurs dans un ouvrage collectif dirigé par Serge Perrot. Pour Florence Bonnard, Aleksandra Habrat et Nicolas Jarry, l'appartenance à un groupe est un levier potentiellement puissant de mobilisation et de cohésion sociale (Bonnard, Habrat & Jarry; 2014). D'où la naissance des premières formes d'organisations communautaires haïtiennes montréalaises.

Le Bureau de la communauté chrétienne des Haïtiens de Montréal, créé en 1972, et La Maison d'Haïti, qui voit le jour en 1973, en furent les prémices. Ces organisations avaient et continuent d'avoir pour objectif de doter les nouveaux arrivés et arrivants d'outils de représentation, de défense et de maintien de liens avec Haïti et même de les doter d'« épistémè » au sens de Foucault (Foucault, 1966), dans le but pérenniser la culture haïtienne dans le territoire d'adoption. Dans ce cas de figure, la culture fait référence au style de vie (Fleury, 2011). C'est au cours de cette période que se forge la communauté haïtienne à proprement parler, en jetant les bases de son enracinement au Québec.

Les musées de Montréal et la communauté haïtienne

Il existe une pluralité de musées au Québec et particulièrement à Montréal. Dans *l'État des lieux du patrimoine des institutions muséales et des archives*, l'Institut de la Statistique du Québec en dénombre plus d'une vingtaine. Pour Yves Bergeron, les musées sont des lieux de conservation de la mémoire nationale. Ils habitent des objets iconographiques porteurs d'un processus de reconnaissance (Bergeron, 2010). Par ailleurs aux yeux de Bernard Schiele, ils sont un lieu de médiation et de négociation d'informations destinées au public (Schiele, 1997). En constante évolution, les musées se transforment en fonction des contextes sociaux, des politiques nationales et des nouvelles esthétiques qui apparaissent dans le milieu où ils sont implantés. Dans cette logique, bien qu'ils soient appelés à subir des transformations, à les refléter, à transmettre de nouvelles valeurs et à défendre les cultures dont ils sont porteurs, il semble

qu'ils n'atteignent pas l'attention de la communauté haïtienne, ce qui suscite des questions : quels sont les attraits des musées montréalais ? Quelle histoire y est exposée et communiquée ? Est-ce un problème de médiation qui fait que la communauté haïtienne montréalaise ne s'y retrouve pas ? Autant de questions qui peuvent nous mener vers des pistes de solutions, autant d'interrogations qui font appel à l'entendement tel que le définissait le philosophe allemand Emmanuel Kant (Kant, 1991).

Les deuxième et troisième vague de migrants haïtiens face à l'intégration

La deuxième vague d'immigrants haïtiens dans la société québécoise a eu du mal à s'adapter dans cette dite société en raison d'un nouveau mode de vie, d'une culture différente à apprivoiser. C'est dans ce sens que Paul Dejan, dans son livre *Les Haïtiens au Québec*, parle de choc culturel (Dejean, 1978), alors que les psychologues Margalit Cohen-Emerique et Ariella Rothber parlent de heurt avec la culture de l'autre. En ce sens, les Haïtiens venant pour la grande majorité de la paysannerie faisaient maintenant face à une société qui prend en charge les dispositifs patrimoniaux et qui accorde de l'importance tant à la matérialité qu'à l'immatérialité, c'est-à-dire aux savoirs, aux savoir-faire, aux traditions, aux sites, aux objets, aux artefacts et aux monuments.

Étant confrontés à de multiples problèmes, dont l'éducation, comment les nouveaux arrivés ont-ils pénétrer la sphère muséale qui, d'elle-même, demande un certain « entendement » pour l'apprivoiser ? À titre de rappel j'ai déjà indiqué que les musées sont un centre de diffusion du savoir. Ils peuvent même être considérés comme l'instance de médiation entre le savoir et le public. Cependant, la « Maison d'Haïti », dans son objectif de nouer des liens, propose la mise en place d'un service de loisir et de formation pour permettre aux immigrés haïtiens de cette deuxième vague, majoritairement composée de travailleurs, de se rencontrer et de se cohésionner. C'est

l'occasion pour eux de partager leurs expériences, d'exprimer leurs doléances et de se replonger dans leur culture d'origine à travers la musique et la danse.

La troisième vague de l'immigration, comme déjà mentionné, débute vers les années quatre-vingt. Les migrants arrivent soit par l'intermédiaire de leurs parents qui étaient déjà sur place, soit par parrainage depuis leur pays d'origine. La venue de ces nouveaux immigrants a suscité une autre perception du vécu des Haïtiens, particulièrement à Montréal. Leur éducation classique, dont l'essentiel du contenu est inspirée de celui de la France et du Canada, diffère de celle des arrivants de la deuxième vague. Certains se perçoivent comme étant chanceux. Chanceux d'avoir laissé Haïti pour entrer dans une nouvelle société avec des privilèges et des connaissances que leurs parents n'ont pas eus. Les problèmes liés à la discrimination, à l'exclusion, au racisme, au chômage, à l'identité, au décrochage scolaire, aux difficultés de l'intégration ne sont plus d'actualité. C'est « révolu tout ça » m'informe Jean-Pierre, courtier en immobilier installé à Montréal depuis quatorze ans.

D'autres en revanche, des professionnels, des étudiants, des personnes éclairées, selon les mots de l'informatrice Guylaine installée, elle aussi, à Montréal depuis onze ans, voient les migrants de la troisième vague comme étant plus aptes et ouverts à l'intégration de la société d'accueil. Il ne s'agit plus de se positionner uniquement en tant qu'employé du textile, mais de bénéficier de tous les avantages sociaux et culturels, qu'offre le pays d'accueil. Dans cette optique, Guylaine, âgée de trente-six ans, me raconte que l'art fait partie de sa vie. Déjà, en Haïti, « je m'adonnais aux manifestations culturelles qu'organisait l'École Nationale des Arts (ENARTS²¹). Ce n'est pas à Montréal que je vais changer de pratique ».

²¹ Fondée en juillet 1983, l'École nationale des arts est un établissement supérieur qui a pour vocation d'enseigner la musique, les arts plastiques, le théâtre, la danse, l'histoire de l'art et l'administration culturelle à la population haïtienne.

En conclusion, les deuxième et troisième vagues de l'immigration haïtienne qui se sont établies à Montréal comportent une différence essentielle. Il s'agit d'immigrés qui viennent de classes sociales différentes et qui ont intégré différemment la société d'accueil. La deuxième vague a répondu aux besoins du secteur mou de l'économie et a connu une intégration marquée par le chômage, le racisme et l'exclusion. En ce qui concerne les migrants de la troisième vague, leur intégration sociale et culturelle fut relativement aisée en raison du soutien qu'ont pu leur apporter certains parents ou amis qui y résidaient déjà.

Les pratiques culturelles haïtiennes à Montréal.

La migration n'est pas un phénomène contemporain. Elle existe depuis la nuit des temps, comme le souligne Yves Pélicier (Pélicier, 1966). Elle est utilisée par l'homme comme une stratégie de survie, ou comme un phénomène de changement pour répéter l'expression d'Hervé Beauchesne. En raison des conditions de déplacement et des ruptures qu'elle occasionne, le migrant amène avec lui ses propres mœurs et coutumes, qui constitueront le patrimoine immatériel qui viendra se greffer à la culture de la société d'adoption. Se référer aux Haïtiens, chercher à les connaître, à les définir, à les analyser nous renvoient à la mosaïque de leurs pratiques culturelles, à leurs traditions. Comme le faisait remarquer Gérard Lenclud, la tradition serait un « fait de permanence du passé dans le présent, une survivance à l'œuvre, le legs encore vivant d'une époque pourtant globalement révolue. Elle est une représentation culturelle et une continuité qui est due à une sorte de persévérance de ce qui est et de ce qui se fait » (Lenclud, 1987).

Les immigrants de la deuxième vague, qui occupaient des emplois sous-payés et précaires, qui travaillaient dans des conditions difficiles, se sentaient à la marge d'une société dont ils ne partageaient ni la culture ni les valeurs. « Visiter un musée n'était pas la nécessité sociale » s'exclame Charles, en raison et du coût et de l'offre muséale.

Par contre, « sortir entre hommes, organiser une soirée haïtienne, partager une bière, écouter de la musique et aller danser constituait la priorité, la meilleure pratique culturelle ». Dans cet état d'esprit, les pratiques culturelles, peu importe leurs formes, ont de grandes répercussions sur l'individu, sur la communauté et sur la société dans son ensemble.

Les enjeux méthodologiques de la non-fréquentation muséale

L'enquête associée à cette étude est à la fois qualitative et comparée. Elle s'est effectuée sur le terrain même des migrants, au moyen d'entretiens avec six personnes provenant de la deuxième vague d'immigration et toutes âgées, sauf une, de soixante-deux à soixante-dix ans, de même qu'avec sept personnes de la troisième vague, âgées entre vingt-huit et quarante-quatre ans. Elle a permis d'esquisser les éléments pour lesquels la majorité des Haïtiens vivant à Montréal fréquente peu ou pas les musées. Les entretiens ont été réalisés chez les personnes interviewées et ont duré plus d'une trentaine de minutes chacun. L'échantillon des personnes rencontrées dans cette étude était constitué de huit hommes et de cinq femmes et, pour fins d'anonymat, des noms d'emprunt ont été utilisés.

Ici, le contexte est important pour comprendre ce phénomène. Toutefois, il faut d'abord dire que fréquenter un musée est d'ordre éducationnel, communicationnel et relève du fait de s'y sentir comme y étant chez-soi. C'est un lieu d'appropriation de sens et de valeurs (Poulot : 2005). Aussi, à la question « pourquoi vous ne visitez pas les musées ? », les informateurs ont évoqué leurs raisons, toutes différentes et toutes aussi valables les unes qu'autres. Charles, par exemple, disposant d'un revenu peu élevé, trouve que « c'est ennuyeux! Pour cela, je ne visite pas les musées ». Pour ce répondant de soixante-six ans, issu du milieu de la paysannerie haïtienne, fréquenter un musée est d'ordre culturel et dépourvu de délectation. « Ma délectation, poursuit-il était d'aller courir les clubs de Montréal et de vider plusieurs bouteilles de bières ». On constate alors qu'il

fréquente peu souvent les lieux muséaux et a une affinité, par contre, pour la culture de la nuit.

Antoine né en 1964 à Port-au-Prince, évoque qu'il a l'amour pour l'art. Issu d'une famille relativement aisée et grandi dans la capitale haïtienne, il fréquenta les lieux culturels en Haïti dont le Centre d'art, mentionné plus haut. Cette fréquentation dénote très tôt chez lui son goût pour l'art; ainsi, il se qualifie comme un esthète en raison de son admiration pour le beau et de la multitude d'objets d'art qu'il a chez lui. Cependant, sa conjointe Marlie, âgée de cinquante ans et également originaire de Port-au-Prince, préfère qu'il l'amène au théâtre et au concert, plutôt qu'au musée. Pour elle, nous dit-il, « c'est plus divertissant que d'aller au musée ». De son côté Catherine, quarante et un ans, née à Montréal et fille de migrants de la deuxième vague, raconte qu'elle aimerait bien aller visiter des expositions, mais que les contraintes quotidiennes l'en empêchent. Toutefois, nous dit-elle, elle accorde une grande valeur affective aux objets d'art, ce dont témoignent les tableaux accrochés aux murs de son salon. Cependant, étant une mère célibataire de deux enfants, « je ne possède pas le temps libre pour aller au musée ». Quant à Jackson, né à Jérémie en 1988, mécanicien de formation, raconte que pour lui « aller au musée est l'affaire des gens riches ». La fréquentation muséale est, à ses yeux, réservée à une élite intellectuelle et/ou économique. Enfin Marianne, canadienne d'origine haïtienne, âgée de trente-deux ans, exprime le fait que les musées de Montréal n'entrent pas en communication avec la communauté haïtienne. Leurs expositions temporaires et/ou permanentes s'adressent à une catégorie sociale ciblée. « Est-ce que les musées montréalais s'intéressaient ou s'intéressent à nous, à notre histoire, à notre migration, à notre mémoire » se questionne cette dernière informatrice ?

Au-delà des leurs motifs et explications, ces migrants haïtiens de la deuxième vague, attirent mon attention sur un fait particulier, à savoir que leurs enfants et petits-enfants étaient et sont des publics muséaux captifs, compte tenu que leur parcours scolaire comprenait

des visites au musée, notamment au Musée des Beaux-arts de Montréal, tout en précisant que leur pratique muséale n'a pas duré longtemps, par manque d'intérêt.

L'enquête sur les migrants de la troisième vague a démontré que la représentation de la fréquentation muséale est perçue comme un instrument cognitif et laudatif. En effet, Maxo, cariste pour une entreprise à Montréal et se considérant comme une personne dépourvue d'esprit critique, confie : « je ne comprends rien à l'art, notamment pour ce qui est des œuvres surréalistes ». Pour lui, c'est du « n'importe quoi » exposé à la vue de tous. Il insiste en affirmant que « je trouve cela laid ». Quant à Jonathan, jeune haltérophile de vingt-neuf ans, protestant dans l'âme et éducateur sportif à une école de Montréal-Nord, précise que « trop d'homosexuels s'adonnent à l'art. Ces derniers vont au musée pour se rencontrer, pour s'afficher et pour se faire voir. Ainsi, fréquenter un endroit dédié à l'art, particulièrement un lieu muséal, équivaut à fréquenter l'homosexualité ». Pour corroborer ses idées, il avance cette maxime : « dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es ». Les propos de Jonathan sont un exemple original d'une forme d'homophobie haïtienne. Ils témoignent le refus de côtoyer cette identité. Plus loin, il nous a raconté avoir conscience de cette situation en observant les étudiant.es qui fréquentaient l'ENARTS. « C'est un lieu fort en population homosexuel », selon lui. C'est à ce moment-là, qu'il a perçu que ce type d'espace n'est pas pour lui. Fréquenter cet espace est contre sa foi chrétienne.

La récréologue Caroline, pour sa part, est née à Port-au-Prince en 1996 et a grandi dans le quartier de Thomassin. Enfant, elle pratiquait le ballet à l'Académie de danse Karol Ann Vilaire (KAV).

Actuellement, elle est responsable en gestion et intervention en loisirs d'une commission scolaire à Montréal. De ce fait, Caroline se décrit comme une personne très sensible et être pratiquante de plusieurs activités culturelles, dont la littérature. Elle nous révèle, dans ce contexte, qu'elle se distingue des membres de sa famille puisque son

goût diffère des autres. Elle avoue qu'elle « préfère la compagnie des gens instruits, et que le musée est l'un des endroits que fréquente des gens éduqués avec une haute culture ». Elle m'informe que le Musée des Beaux-Arts de Montréal est son antre. « Je ne rate jamais une exposition, d'ailleurs, j'ai ma carte de membre » me brandit-elle. Elle assume son amour pour l'art, et les personnes de sa famille la considèrent comme une « zuzu²² ». Elle se comporte dans la logique du professeur Patrice Bonnewitz qui affirme que « c'est par la culture que les dominants assurent leurs dominations » (Bonnewitz, 1997).

Francine, pour sa part, marche dans les traces de Caroline, toutes les deux ayant été éduquées chez les sœurs du Sacré-Cœur, en Haïti. Cependant, elle admet qu'en raison de ses études de médecine, et que faute de temps libre, elle n'est pas aussi régulière que son amie, ce que met en évidence le chercheur Gilles Pronovost (2015). Mais toutes deux partagent la même passion : l'amour pour l'art, pour les belles œuvres et pour les choses cognitives. Pierre et Jonas, âgés respectivement de trente-deux ans et de vingt-huit ans, nous indiquent qu'ils n'ont rien contre l'art, en affirmant qu'« aller au musée n'entre pas dans mes plans ». Ils avancent qu'ils n'ont pas de sensibilités artistiques ni de motivations pour visiter une exposition. Pour le préposé aux bénéficiaires et l'infirmier auxiliaire, c'est comme se rendre à l'église. Leurs préférences vont à la musique, au cinéma et aux festivals haïtiens, en premier lieu, considérant que leurs revenus sont faibles. En outre, ils n'ont pas beaucoup à se focaliser sur l'aspect cognitif. Par ailleurs, ils se sentent nettement plus satisfaits du montant alloué pour les troisième et septième art que de l'attribuer à la visite d'une exposition.

Les caractéristiques sociodémographiques des personnes interviewées diffèrent au niveau de la forme et se rencontrent sur celui du fond. Plusieurs parmi eux apparaissent comme des incultes.

²² Le nom Zuzu chez les Haïtiens est désigné comme une personne pointilleuse, ayant le sens de la minutie, qui aime se démarquer du commun et de l'ordinaire.

D'ailleurs, l'analyse révèle qu'ils préfèrent des activités plus dynamiques, plus chaleureuses que la visite de musées, du fait notamment de la charge de la transmission culturelle qui se véhicule au niveau des familles haïtiennes Bernard Lahire (2001). Dans son texte *Héritages sexués: incorporation des habitudes et des croyances*, l'auteur note qu'il existe trois formes de transmission culturelle qu'il nomme la socialisation silencieuse. Il la définit comme étant la socialisation par inculcation de croyances émanant du discours parental. Dans le cadre de cette étude, j'ai pu constater que cette socialisation est nettement présente dans la communauté haïtienne. C'est de ce point de vue qu'Olivier Donnat (2004) écrit : « les parents sont reconnus comme étant de véritables passeurs de culture ». Leurs progénitures suivent leurs traces en ne fréquentant que peu ou pas les musées. Ainsi et fort de ce qui précède, une question mérite d'être soulevée : peut-on parler d'intentionnalité kantienne d'intentionnalité à la façon de Kant dans ce cas de figure ?

L'alternative

Pour un grand nombre de migrants, le musée reste une institution de classes. Malgré tout le débat qui se fait autour de la question muséale à travers le monde, beaucoup d'Haïtiens ont une interprétation ennuyeuse de l'institution. Cette interprétation a des conséquences sur la question de la fréquentation du public, comme outil de légitimation sociale et identitaire du musée. Dans un tel contexte, il faut comprendre qu'une personne qui n'a pas été amenée à aimer quelque chose tôt dans sa vie, risque d'avoir plus de mal à l'apprécier plus tard. Les attitudes envisagées par les personnes interrogées et répondant à la question « pourquoi ne fréquentez-vous pas les musées ? », sont différentes. Pour les migrants de la deuxième vague, l'attitude majoritairement affichée est celle d'une affaire d'élite à la fois intellectuelle et/ou économique. Elle dénote une non-participation, un refus de l'espace muséal, parce que peu scolarisés et/ou ne disposant que d'un revenu de sous-traitant.

Chez la troisième vague, l'état d'esprit élogieux, eu égard aux musées et la dimension cognitive, qui domine. Les migrants de cette vague ciblent des actions culturelles en fonction de leurs intérêts. Fréquenter un musée, visiter régulièrement des expositions n'a probablement pas atteint tous ces migrants, en raison des différents dispositifs de création et de monstration artistiques qui ne permettant pas au spectateur une réception intime avec les choses exposées. C'est à l'encontre de cette attitude que Jacqueline Eidelman recommande d'y venir pour se distraire, par curiosité, pour découvrir et pour apprendre et que ce sont là les mobiles principaux d'une venue au musée.

Conclusion

Il est important de mentionner que ces idées portées sur la non-fréquentation des musées de Montréal par la communauté haïtienne constituent une étape dans une recherche doctorale en cours. L'enquête a mis en lumière, avec quelques variantes, selon la vague d'immigration en cause, que fréquenter les musées de Montréal rentrent peu dans la logique culturelle chez les migrants haïtiens. Il faut reconnaître que tous les musées montréalais, qui sont à la portée de tous, sont aussi peu fréquentés par certains. Malgré leur statut d'institution mettant en valeur des savoirs, et des connaissances pour la diffusion et la transmission aux générations futures, ils sont nommément peu fréquentés par les migrants haïtiens. Ils sont plus fréquemment visités par des femmes, des touristes, des artistes, des étudiants, des personnes qui comprennent davantage les différentes valeurs que porte un musée dans une société.

Références

- Aeberli, Laetitia. (2003). *Les musées et leurs publics : diagnostic d'une non-rencontre entre l'institution muséale et les adolescents*, Montréal, Université du Québec à Montréal, Groupe de recherche sur les musées *GREM*.
- Beauchesne, Hervé. & Esposito, José. (1981). *Enfants de migrants*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Bergeron, Yves. (2010). « Le rôle des musées dans la construction des identités nationales », dans *Patrimoine et identités en Amérique française*, André Charbonneau et Laurier Turgeon (dir.), Québec, Les Presses de l'Université Laval, pp. 149-169.
- Bernèche, Francine. & Martin, Jean-Claude. (1984). « Immigration, emploi et logement: la situation de la population haïtienne dans certaines zones de la région métropolitaine de Montréal », dans *Anthropologie et Sociétés*, vol. 8, n° 2, pp. 5-29.
- Bonnard, Florence; Habrat, Aleksandra. & Jarry, Nicolas. (2014). *Le sentiment d'appartenance dans les équipes à distance : Quel rôle du Management?*, Serge Perrot (dir.), Paris, Université Paris-Dauphine.
- Bonnewitz, Patrice. (1997). *Premières leçons sur la sociologie de Pierre Bourdieu*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Bourdieu, Pierre. & Dardel, Alain. (1966). *L'amour de l'art : Les musées et leur public*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- Cassirer, Ernst. (1966). *La philosophie des lumières*, Paris, Fayard.
- Chaumier, Serge. (1999). « Les méthodes de l'évaluation muséale:

- Quelques repères au sujet des formes et des techniques », dans *La Lettre de l'OCIM*, n° 65, pp. 13-21.
- Chaumier, Serge. (2005a). « Les publics », dans *La Lettre de l'OCIM*, n° 100, pp. 22-29.
- Cohen-Emerique, M. & Rothberg, A. (2015). *La méthode des chocs culturels*, Rennes, Presses de l'EHESP.
- Daignault, Lucie. (2011). *L'évaluation muséale. Savoir et savoir-faire*, Québec, Les presses de l'Université du Québec.
- Daignault, Lucie. & Schiele, Bernard. (2014). *Les musées et leurs publics, savoirs et enjeux*, Presses de l'Université du Québec.
- Dejean, Paul. (1971). *Les Haïtiens au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec.
- Donnat, Olivier. (2004). « La transmission des passions culturelles », dans *Enfances, familles, générations*, vol.1, pp. 84-100.
- Eidelman, Jacqueline. (1992). « Qui fréquente les musées à Paris ? Une sociographie des publics des musées de France », dans *Publics et Musées. Regards sur l'évolution des musées*, Jean Davallon (Dir.), pp. 19-47, <https://doi.org/10.3406/pumus.1992.1014>https://www.persee.fr/doc/pumus_1164-5385_1992_num_2_1_1014.
- Eidelman, Jaqueline., Gottesdiener, H. & Le Marec, Joel. (2013). « Visiter les musées : Expérience, appropriation, participation », dans *Culture & Musées*, mis en ligne le 19 juin 2018, consulté le 21 aout 2018, URL : <http://journals.openedition.org/culturemusees/720>.

- Fleury, Laurent. (2004). « L'invention de la notion de non-public », dans, *Les non publics: les arts en réceptions*, Pascale Ancel, & Alain Pessin (dir.), Vol. 1, pp. 53-81, Paris, Edition L'Harmattan.
- Fleury, Laurent. (2011). *Sociologie de la culture et des pratiques culturelles* (2e éd.). Paris, France: Édition Armand Colin.
- Fortin, Marie-Fabienne & Gagnon, Johanne. (2010). *Fondements et étapes du processus de recherche: méthodes quantitatives et qualitatives* (2e éd.), Montréal, Edition Chenelière Éducation.
- Foucault, Michel. (1966). *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard.
- Herard, Jadotte. (1977). *L'immigration Haïtienne au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec.
- ICOM (2018). « Définition du musée », consulté le 24 septembre: <https://icom.museum/fr/news/the-challenge-of-revising-the-museum-definition/>.
- Jacobi, Daniel. & Luckerhoff, Jason. (2009). « À la recherche du « Non-public » », dans *Loisir et Société / Society and Leisure*, vol. 32, pp. 11-15.
- Kant, Emmanuel. (1991). *Vers la paix perpétuelle. Que signifie s'orienter dans la pensée ? Qu'est-ce que les lumières ?* Paris, Flammarion.
- Lahire, Bernard. (2001). « Héritages sexués: incorporation des habitudes et des croyances », dans *La dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 9-25.
- Lenclud, Gérard. (1987). « La tradition n'est plus ce qu'elle

était... », dans *Terrain*, consulté le 23 septembre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/terrain/3195>.

Luckerhoff, Jason. (2006). *Vers une compréhension des déterminants de la fréquentation des musées d'art*, Mémoire de maîtrise inédite, Université Laval, <http://www.theses.ulaval.ca/2006/23762/23762.pdf>.

Montpetit, Raymond. (1995). « Les musées et les savoirs: partager des connaissances, s'adresser au désir », dans *Le musée: lieu de partage des savoirs*, Michel Côté et Annette Viel (dir.), Québec: SMQ et Musée de la civilisation, pp. 39-58.

Pelicier, Yves. (1966). Intégration des données sociologiques à la psychiatrie clinique, dans *Population*, n°1, pp.176-177, https://www.persee.fr/doc/pop_0032-4663_1966_num_21_1_1313.

Poulot, Dominique. (2000). *Les Lumières*, Paris, Presses Universitaires de France.

Poulot, Dominique. (2005). *Musée et Muséologie*. Paris, Edition La découverte.

Pronovost, Gilles. (2015). *Que faisons-nous de notre temps ? Vingt-quatre heures dans la vie des Québécois*, Québec, Presses de l'Université du Québec.

Rea, Andrea. & Tripier, Maryse. (2003). *Sociologie de l'immigration*, Paris, Éditions La découverte.

Saint-Victor, Alain. (2018). *De l'exil à la communauté. Une histoire de l'immigration haïtienne à Montréal 1960-1990*. Mémoire de maîtrise en histoire, Université du Québec à Montréal, Québec.

Schiele, Bernard. (1996). « De quelques acquis de l'évaluation muséale », dans *La science en scène*, Presse de l'école normale supérieure, pp. 279-323.

Schiele, Bernard. (1997). « Les musées scientifiques », dans *Revue internationale d'éducation de Sèvres* [En ligne], 14 | mis en ligne le 30 juillet 2013, consulté le 1^{er} octobre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/ries/3368> ; DOI : 10.4000/ries.3368.

Annexe 1

Questionnaire

Dans cette étude exploratoire, je cherche à comprendre pourquoi, en grande majorité, les Haïtiens installés à Montréal ne fréquentent-ils pas les musées de la société d'accueil. À travers votre expérience de vie et professionnelle, j'aimerais discuter avec vous sur vos expériences personnelles et professionnelles ainsi que sur vos lieux culturels de prédilection. Vous n'êtes en aucun cas obligé de répondre à toutes les questions.

Avant d'y aller plus loin, j'aimerais en savoir un peu plus sur vous. D'où venez-vous? Vos passions/ loisirs? Quel est votre parcours académique et professionnel?

1. Depuis quand êtes-vous à Montréal?
2. Quelles sont vos pratiques culturelles à Montréal ?
3. Vous connaissez-vous les musées? Et en particulier, ceux de Montréal?
4. Les visiter-vous? Si oui, pourquoi? Si non, quelle est la raison?
5. Si vous avez répondu « oui » à la question 4, avec qui allez-vous le plus souvent au musée?
6. Si vous avez répondu « oui » à la question 4, quel est la dernière exposition que vous avez visitée?

7. Si vous avez répondu « non » à la question 4, d'après vous, quelles sont les personnes qui fréquentent les musées?
8. Si vous avez répondu « non » à la question 4, qu'est ce qui pourrait t'amener à visiter un musée à Montréal?
9. Comment étiez-vous en Haïti?
10. Pratiquiez-vous des activités culturelles?
11. Y-a-t-il un évènement marquant de votre vie en lien avec une pratique d'activités culturelles?

Annexe 2

Entrevue avec Caroline Bourguignon

Bonjour,

Je suis Caroline Bourguignon, je travaille pour une commission scolaire à Montréal.

1. Depuis quand êtes-vous à Montréal?

Je suis née à Port-au-Prince.

2. Quelles sont vos pratiques culturelles à Montréal ?

Musées- théâtre- Ballet- Drag show

3. Vous connaissez-vous les musées? Et en particulier, ceux de Montréal?

Oui, je connais les musées et en particulier ceux de ma ville natale. Ils sont très intéressants en termes de contenu.

4. Les visiter-vous? Si oui, pourquoi? Si non, quelle est la raison?

Oui, je visite énormément les musées de Montréal et ceux de l'extérieur de cette ville aussi. Je les fréquente pour satisfaire mon amour des arts ou de l'histoire et ou des sciences ainsi que pour ouvrir mon imagination à l'art contemporain.

5. Si vous avez répondu « oui » à la question 4, avec qui allez-vous le plus souvent au musée?

Le plus souvent, seule. Certaines fois, avec ma fille. D'autres fois, avec des amies.

6. Si vous avez répondu « oui » à la question 4, quel est la dernière exposition que vous avez visitée?

La dernière exposition que j'ai visitée remonte à deux mois, plus précisément le 14 octobre 2018. Il s'agit de « Reines d'Égypte » au Musée Pointe-à-Callière.

7. Comment étiez-vous en Haïti?

J'étais normale avec toujours un gout particulier pour les choses artistiques.

8. Pratiquez-vous des activités culturelles?

Oui, je pratiquais le ballet à l'Académie de danse Karol Ann Vilaire (KAV).

Annexe 3

Entrevue avec Jonas Joseph

Bonjour,

Je suis Jonas Joseph. Je travaille en tant qu'infirmier auxiliaire pour un CIUSSS de Montréal.

1. Depuis quand êtes-vous à Montréal?

Comme vous le supposez, je suis né en Haïti et cela fait douze ans que mes parents m'ont fait venir ici.

2. Quelles sont vos pratiques culturelles à Montréal ?

Bal- clubs- bars- cinema- basket-ball

3. Vous connaissez-vous les musées? Et en particulier, ceux de Montréal?

Oui, j'ai entendu parler des institutions muséales et j'ai vu les bâtiments.

4. Les visiter-vous? Si oui, pourquoi? Si non, quelle est la raison?

Non, je ne visite pas les musées.

5. Si vous avez répondu « oui » à la question 4, avec qui allez-vous le plus souvent au musée?

6. Si vous avez répondu « oui » à la question 4, quel est la dernière exposition que vous avez visitée?

7. Si vous avez répondu « non » à la question 4, d'après vous, quelles sont les personnes qui fréquentent les musées?

D'après moi, ce sont les personnes de race blanche, les enfants et les vieux.

8. Si vous avez répondu « non » à la question 4, qu'est-ce qui pourrait t'amener à visiter un musée à Montréal?

Je ne sais pas. Sans doute, un évènement propre à la culture haïtienne dont tout le monde parle qui se réalise à l'intérieur d'un musée.

9. Comment étiez-vous en Haïti?

J'étais relativement bien.

10. Pratiquiez-vous des activités culturelles?

Je me rendais souvent à des soirées à la fois musicales et dansantes.

11. Y-a-t-il un évènement marquant de votre vie en lien avec une pratique d'activités culturelles?

Non, je n'en ai pas. Désolé.

Annexe 4

Liste des participant.es à l'entrevue

- 1- Caroline, Bourguignon
- 2- Jonathan, Janvier
- 3- Pierre, Joseph
- 4- Jonas, Joseph
- 5- Maxo, Murat
- 6- Francine, Hélas
- 7- Marianne, Desrosiers
- 8- Jackson, Petit-Frère
- 9- Antoine, Muscadin
- 10- Marlie, Muscadin
- 11- Charles, Léon
- 12- Jean-Pierre, Eventz
- 13- Guylaine, Jean